



L'ÉTAGE DES SUPPOSITIONS

Résidence de Ninon Hivert - 6 novembre au 11 décembre 2024



Symbolons, 2024, ensemble de sculptures en faïence grise et rouge, dimensions variables

©EliseOrtiouCampion

Nous entrons dans la dernière résidence de la Saison 4 : **Tremblement de la Terre / Trembling with the Earth.** Après les duos artiste/curatrice, Joke Raes & Juliette Hage, Ry Rocklen & Alexandra Fau, la Fondation L'Accolade poursuit son voyage imaginaire au cœur de la terre matière et du geste du sculpteur, en accueillant Ninon Hivert, artiste plasticienne, accompagnée d'Andréanne Béguin, commissaire indépendante et critique d'art.

J'ai découvert le travail de Ninon Hivert à l'occasion d'une invitation à participer au jury du Prix des Fondations 2022 des Beaux-Arts. Je ne connaissais pas l'artiste, je n'avais pas vu son travail, mais j'ai été immédiatement frappée par la force des œuvres tout autant que par le propos. Je souhaiterais donc invoquer le texte si poétique et puissant, que l'artiste a écrit pour l'exposition Personne.s, en 2021, aux Beaux-Arts de Paris et que vous pouvez retrouver ci-après.



Ninon Hivert a commencé, à son arrivée, par produire une tour de gants, dans l'atelier de la fondation qui est aussi un appartement au deuxième étage d'un immeuble Directoire. Ces gants de travail sont ceux laissés dans son atelier montpelliérain, près du four, juste avant son départ. Ils forment, superposés les uns aux autres, une colonne qui m'évoque l'École des Beaux-Arts, située à deux pas de la résidence dont la salle qui sert d'atelier est, d'ailleurs, un ancien oratoire avec des colonnes. Dans la Gazette de Drouot, trois mains sculptées par Rodin offertes à l'ami

peintre, Eugène Carrière, sont mises aux enchères. Au moment, Ninon Hivert crée cette tour de gants, tandis qu'elle lit Aby Warburg et l'image en mouvement. L'intensité de l'attention que Ninon Hivert porte aux choses, semble convoquer en retour des sérendipités. Le vide révélé par la bissection n'est pas astral. Il est chorale.

Réalisées en 2022, dans le cadre de l'exposition collective "Le métier de vivre", à l'École des Beaux-Arts de Paris, les sculptures Faire Tapisserie : casquette, banane, doudoune, empruntent les motifs de la tapisserie de William Morris (Morris & Co d'après un design de W.Morris et J.Dearle, exécutée par Ann Daroch - broderie florale, ca. 1898-1908). Tel un cadavre exquis universel qui n'a de cesse de s'enrichir, la création artistique s'empare d'images communes, pressenties par Aby Warburg dans son Atlas Mnemosyne. « Faire Tapisserie » est une drôle d'expression puisqu'elle supprime l'action de faire (tisser) pour l'objet tissé à proprement parler. Les titres choisis par Ninon Hivert ajoutent une dimension supplémentaire à la lecture des œuvres. Tout se tient, y compris la tenue qui tient debout au sol, en dialogue avec la casquette, le sac banane, quelque soit le lieu, qu'il soit espace d'exposition ou domestique : l'appartement.

Pendant sa résidence, intitulée L'Étage des suppositions, titre choisi par l'artiste et Andréanne Béguin, une métamorphose s'opère. La sculptrice ne passe plus seulement par la collecte photographique suivie d'un modelage à l'aveugle. Elle reproduit l'objet comme le font les étudiants des Beaux-Arts, dans une séance de modèle

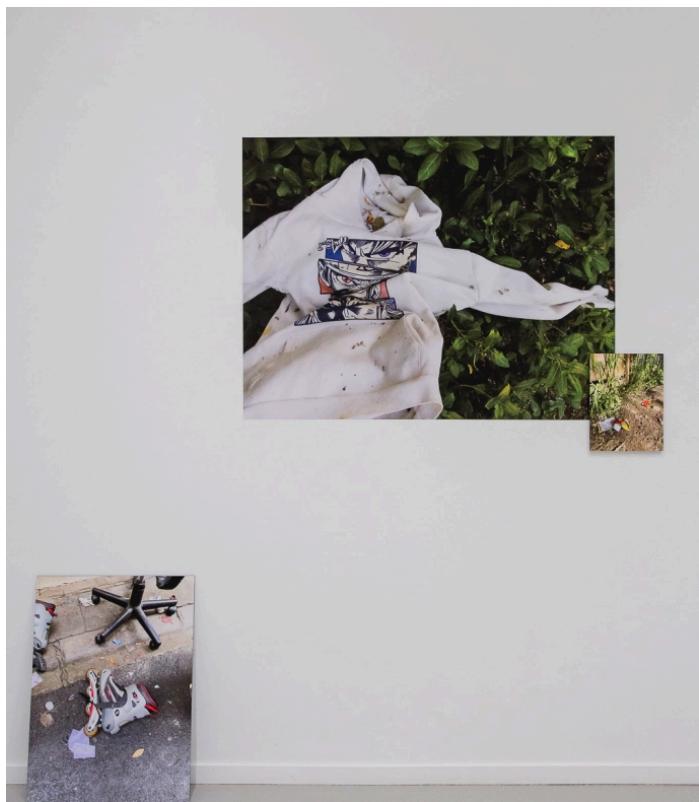


vivant. L'objet, un sac à dos, une besace, un sac bandoulière, est chargé, à la fois, de son entour, des traces de son contenu, du halo affectif des personnes qui ont côtoyé la résidence. Il est coupé en deux pour accueillir des petits riens glanés dans le quartier, coulés dans la résine sur la partie intérieure. Au recto, l'empreinte du mouvement et de la déformation, au verso, celle des charms, nos petits porte-bonheurs dérisoires sensés nous protéger. Notre bagage, celui que nous portons comme un accessoire est rempli de carte d'identité, de cartes bancaires, d'identifiants... Tout ce qui nous attache au corps social. Il est aussi un contenant intellectuel et le dépositaire secret de nos désirs, de nos rêveries.

Parallèlement à ce travail de sculpture en terre, Ninon Hivert poursuit une démarche photographique et établit des protocoles, des règles, qui sont autant de défis lancés à elle-même : Photographier la même vue, toutes les heures pendant 24 heures : La cour et la porte-cochère, depuis la même fenêtre. Photographier avec un appareil jetable 24 poses. Prendre le risque du fiasco, de l'accident. La supposition aboutira peut-être à une révélation, à condition que les matières, le processus, le temps et l'espace coopèrent. La production de l'artiste est volontairement mise en danger, contrairement aux modèles de gestion actuels, de normes de contrôle et de sécurité. L'imprévu, l'incident, s'entrevoit tel un manifeste poétique. La terre est une connaissance qu'on ne cesse de rencontrer. Elle réagit à son environnement, à la température ambiante, à la pression des doigts. Elle peut s'affaisser au séchage, se fissurer à la cuisson, s'effriter, se briser. La pièce en verre donne l'impression d'un déjà vu. Elle s'épaissit dans le souvenir et le savoir-faire pour s'ouvrir à d'autres péripéties où vivre est une longue quête expérimentale.



Demi-jour, 2023, Pâte de verre polychrome et émail à froid ©JulieFreichel



Occurrences, 2024, ensemble de photographies, tirages numériques sur dos bleu, 100x68,82 cm, tirages numériques contrecollés sur dibond, dimensions variables ©EliseOrtiouCampion

La terre bouge. Les formes, la matière terre, les matériaux, la texture ne cessent d'être interrogés, questionnés par l'artiste et par notre regard. Le trompe-l'œil est cette fois une chose enveloppée dans du papier bulle et réalisé en verre, la série Demi-jour. Cachée, fragile, à la lisière du jour et de la nuit, entre le rêve et la réalité, la chose dans son enveloppe se dérobe à toute appréciation matérielle. Elle est là, sans être là. Ce n'est pas un hasard si l'un de ses ouvrages de référence est *Le maître ignorant* de Jacques Rancière, examinant l'expérience pédagogique de Jacotot. « Celui qui enseigne en émancipant sait qu'il est aussi en train d'apprendre et les réponses de l'autre sont des nouvelles questions pour lui » commente Alejandro Cerletti, dans un article de la revue *Télémaque* de 2005. Ninon Hivert respire les choses et les caresse du regard et de ses doigts pour mieux les apprivoiser. Ces reliques vestimentaires, empreintes d'une dimension sacré et canaille ne sont pas des coquilles vides. Elles renvoient l'écho de ce qui les environnent, des architectures, d'intérieurs traversés, d'âmes qui les ont portées au sens propre et au sens figuré. Je songe au livre de Jean-Philippe Pierron, *Je est un nous*, sur l'écobiographie et les mots de Rilke cités en introduction : « ... laisser chanter les choses ». On pourrait presque s'exclamer, en reprenant la célèbre phrase de Flaubert à propos de Madame Bovary : « Les Beaux-Arts, c'est elle ! »

CATHERINE DOBLER
FONDATRICE



©FondationLAccolade

Boulevard St-Germain, au fond d'une cour au deuxième étage. Le point de rendez-vous est mystérieux. L'imagination gamberge et les hypothèses sont lancées sur l'histoire de ce lieu, ses strates intimes, son usage artistique. Le ton du peut-être et du et si est donné et accueille dans son écrin le geste artistique de Ninon Hivert, lui-même tout entier déclenché par la supposition. En sculptant le réel par ses artefacts, qui appartiennent à tout le monde, Ninon mise sur des perceptions a posteriori. La terre, par ses différents états de matière, lui impose la supposition d'un réel qui va arriver, se figer à la cuisson, mais qui dans le modelage n'est pas encore là. Elle travaille à vue, au présent, une image à venir et défie le temps métaphysique. Dans ce parti pris avec la durée et le hasard des formes, on peut y déceler la pensée de Bergson, qui nourrit les réflexions de l'artiste. Depuis la céramique, son médium de prédilection, elle transpose cette tentative d'encapsulement du temps dans la photographie, avec une série de 24 prises de vue, les 24 heures d'une journée dans la vie de la cour de l'immeuble, avec vue sur le porche, depuis sa table de travail face à la fenêtre. Un geste banal et répétitif, qui ne cherche pas nécessairement la qualité de l'image, mais bien plutôt à témoigner de l'écoulement du temps en un endroit précis.

Traduire une expérience, donner à voir une sensation sont des intentions récurrentes chez Ninon, elle tente toujours de faire comprendre à l'œil, une texture, un type de tissu, le relief de la matière. À la manière de Bartleby, le personnage de Melville, l'artiste observe le réel, le documente par prélevement, sans le commenter dans un retrait volontaire qui laisse place aux éléments et aux forces du procédé technique. C'est en dehors d'elle que le réel se décale, ses objets ne sont, en effet, pas totalement identiques à ceux qu'elle choisit comme modèles. Le décalage s'opère dans les changements d'échelle et le filtre inévitable des impressions et sur-impressions. La rencontre avec l'objet initial induit une première perception en volume. Puis ce volume, par le dessin, se retrouve aplani en 2D. Puis les mains traduisent les yeux

ou le souvenir et les perceptions sont alors gestuelles. Enfin, la terre joue sa propre partition et bouge selon son propre rythme. Aux mains de Ninon, s'en ajoutent d'autres lors des manipulations et des cuissages successives, qu'elle rend présentes par une pile de gants laissés là, à côté du four dans son atelier avant de partir pour Paris, en repos après l'agitation. De ces aléas en cascade, découle une sédimentation, qui agrège les couches domestiques et les histoires anonymes. Que ce soient des objets trouvés, ou des photographies de seconde-main - tirages récupérés d'une exposition antérieure - Ninon collecte des images, les recoupe, les assemble pour faire jaillir de nouveaux liens de formes. Elle convoque la Mnemosyne d'Aby Warburg, la mémoire des images, pour titiller par ses associations plus ou moins surprenantes ou communes, l'inconscient collectif et le déjà-vu. Sa résidence à la Fondation L'Accolade lui permet de regrouper plusieurs paliers créatifs, depuis les Beaux-Arts de Paris jusqu'à des nouvelles productions, brassant les contextes et les récits, comme un rituel de passage. Une série de trois céramiques - une veste, une casquette et une banane - dont les détails dessinés sont inspirés d'une tapisserie de William Morris prennent une nouvelle épaisseur dans cet intérieur domestique, par la proximité d'autres motifs d'ameublement. Présences discrètes, elles évoquent un camouflage, appellent l'œil à s'attarder sur l'ornement. Si les traits sont distincts pour cette série de céramiques, ceux de pièces en verre se jouent de nos perceptions. Un verre plus foncé est moulé dans des amas de papier bulle reproduit en verre plus translucide. Cette masse sombre attire le regard tout en s'y soustrayant irrémédiablement. En dépit de la lumière, et des orientations, le noyau de ces protections en plein demeure insaisissable.

ANDRÉANNE BÉGUIN
CURATRICE



©FondationLAccolade

**BIOGRAPHIE DE NINON HIVERT**

© TomGarcia

Ninon Hivert est une artiste française née en 1995 aux Lilas dans la région parisienne qui vit et travaille à Montpellier. Diplômée de l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Montpellier (2017) et des Beaux-Arts de Paris (2021), Ninon Hivert réalise des sculptures en céramique à partir d'objets du quotidien qui témoignent de notre époque et de notre société contemporaine. Il ne s'agit pas de les reproduire à l'identique ou en trompe-l'œil. Ninon Hivert s'est constitué une archive photographique d'objets anodins, usuels, des vêtements, doudounes, casquettes, chaussures, des accessoires comme des parapluies, des gants de boxe, des sacs à dos qu'elle revisite de mémoire, en leur accordant une âme, au-delà de leur usage. Ce ne sont pas des répliques, ce sont des vestiges archéologiques de notre temps qui convoquent les êtres qui les ont portés, les témoignages de notre existence ou d'activités humaines au prise avec leur environnement : extincteur, cigarettes, sacs en plastique... En les sculptant dans l'argile, Ninon Hivert leur transfère une sensibilité, une fragilité qui nous renvoie dans un geste premier à nos origines, mais également à notre propre finitude. Ninon Hivert a participé à de nombreuses expositions collectives et solo shows en France.

BIOGRAPHIE D'ANDRÉANNE BÉGUIN

© EliseOrtiouCampion

Commissaire d'exposition et critique d'art, Andréanne Béguin explore et joue avec les incohérences et des scories du système capitaliste et de la pensée logistique, par des confrontations avec des périodes historiques prémodernes, et particulièrement le Moyen-Âge. L'approche transhistorique et les changements de temporalité et d'échelle opérés, avec la complicité des artistes, permettent de faire jaillir, dans le creux de l'Histoire, de nouveaux récits et contre-discours.

Diplômée de Sciences Po Paris, de la Sorbonne et du Royal College of Art de Londres, elle a été assistante commissaire au Barbican Centre, et pour la 34 e Biennale de Sao Paulo. Elle a été commissaire associée au Cneai, Paris. En tant que commissaire indépendante, elle a été invitée à Gasworks, Londres (2021), au CEAAC, Strasbourg (2021), au Centre Tignous, Montreuil (2023), à la Graineterie, Houilles (2024), à l'Espace le Carré, Lille (2024), à Mécènes du Sud, Montpellier (2024), à la Maison du Danemark, Paris (2024). Elle a été en résidence aux Beaux-Arts de Paris (2022-2023), à la Maison Populaire, Montreuil (2024), à 40mcube, Rennes (2024). Elle est lauréate du programme CURA du Cnap avec la Scène Nationale Carré-Colonnes (2024-2025), du programme Nouveau Grand Tour de l'Institut Français des Pays-Bas (2024), et de la bourse de voyage et recherche de l'Institut Français d'Allemagne (2024). En tant que critique d'art, Andréanne Béguin contribue régulièrement à la revue Zérodeux et a écrit pour le Salon de Montrouge. Elle est lauréate du dispositif de soutien à la recherche en théorie et critique d'art du Cnap (2023).

BIBLIOGRAPHIE

- Aby Warburg, L'Atlas Mnemosyne, L'écarquillé, 2012.
Camille de Toledo, Thésée, sa vie nouvelle, Points, 2020 ; Une histoire du vertige, Verdier, 2023.
Haruki Murakami, Kafka sur le rivage, Belfond, 2022.
Henri Bergson, Matière et mémoire, Quadrige, 2012.
Jacques Rancière, Le maître ignorant, Fayard, 1987 ; Le partage du sensible, esthétique et politique, La fabrique, 2000.
Jean-Philippe Perron, Je est un nous, Actes Sud, 2021.
Mona Chollet, Résister à la culpabilisation, sur quelques empêchements d'exister, Zones, 2024.
Philippe-Alain Michaud, Aby Warburg et l'image en mouvement, Macula, 2022.
Sigmund Freud, Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient, Gallimard, 1992.

PLUS D'INFORMATIONS

Fondation L'Accolade Institut de France
23 quai de Conti - 75006 Paris
contact@fondationlaccoade.com
www.fondationlaccoade.com

www.ninonhivert.com
www.andreannebeguin.com

[@fondationlaccoade
\[@ninon.hivert\]\(mailto:@ninon.hivert\)](mailto:@fondationlaccoade)